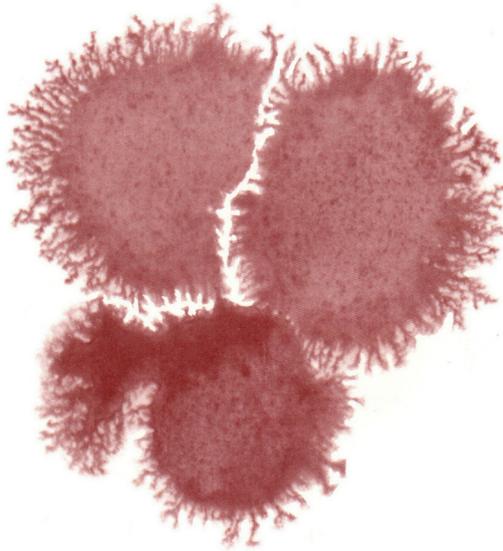


# Pouvoirs



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

NUMÉRO 8 AUTOMNE 1973

**Gallimard**

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

DIRECTION

J.-B. Pontalis

RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Laurence Kahn

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,  
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,  
Jean Starobinski

# Pouvoirs

*nrf*

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 8, Automne 1973



## TABLE

Question préliminaire.		5
Octave Mannoni	<i>Astolfo et Sancho.</i>	7
Jean-Luc Donnet	<i>Le divan bien tempéré.</i>	23
René Major	<i>Du pouvoir de l'interprétation.</i>	51
John Klauber	<i>Transfert et interprétation.</i>	61
Daniel Lagache	<i>Pouvoir et personne.</i>	75
Pierre Clastres	<i>Le devoir de parole.</i>	83
Serge Leclair		
et Danièle Lévy	<i>Le port de Djakarta.</i>	87
François Gantheret	<i>Le pouvoir des racines.</i>	95
Alfred Adler	<i>Sexe et souveraineté.</i>	115
Andras Zempléni	<i>Pouvoir dans la cure et pouvoir social.</i>	141
Victor N. Smirnoff	<i>Pouvoir sexuel.</i>	179
M. Masud R. Khan	<i>L'alliance perverse.</i>	195
René Kaës	<i>L'archigroupe.</i>	207
Adam Limentani	<i>L'analyste didacticien et les difficultés rencontrées dans l'analyse de formation.</i>	223
★		
J.-B. Pontalis	<i>Le séjour de Freud à Paris.</i>	235



## QUESTION PRÉLIMINAIRE

*Pouvoir, ici, au pluriel : nous savons maintenant, grâce à l'ethnologie mais aussi par les historiens, que les formes étatiques du pouvoir n'en sont que l'expression la plus visible et que d'autres formes, tenues pour non politiques, remplissent une fonction proprement politique, à savoir contraignante pour la vie sociale qu'elles enserrent de part en part. Il faut donc reconnaître l'exercice des pouvoirs là où il se masque. Mieux : le débusquer là où il se nie.*

*Tout pouvoir tend à être absolu. Il ne se console jamais de ne pas l'être. Alain — qu'on a bien tort de ne plus lire — a su déceler cette évidence chez le politique et le militaire, sans voir qu'elle était aussi à l'œuvre quand il n'est apparemment plus question de gouverner. Le pouvoir se plaît à effacer ses propres exigences : « Je ne veux rien pour mon compte, je ne veux que ton bien » serait sa formule, valable du chef au pédagogue, du père au médecin. Le bon plaisir, qui fut sa loi, est ce qu'il récuse désormais par principe : il se prétendra bientôt, il se prétend déjà parfois, « purement fonctionnel ». L'homme de pouvoir n'aurait aucun désir, à moins que le sien ne soit de s'assurer la maîtrise de celui des autres. Mais il n'affirme jamais son vœu qu'inversé : « Je sais mieux que toi ce qui est bon pour toi. » Ou, phase ultime : « Je connais l'objet secret de ton désir. Je te le dévoilerai. » Disons que c'est alors le pervers qui parle, non le psychanalyste...*

\*

*Le psychanalyste n'a guère jusqu'ici abordé la question de son propre pouvoir. Ou, s'il l'a fait ces derniers temps (après Mai, qui a fait surgir de l'ombre sa figure sociale), c'est exclusivement pour s'interroger sur la fonction des institutions qui gèrent et reproduisent la psychanalyse. Or, la contestation ne peut là qu'être superficielle et que reprendre, en les adaptant aux « sociétés » de psychanalyse, les critiques qu'appelle toute institution; bien plus, elle laisse intact, et donc protège, le pouvoir de l'analyste.*

*De ce pouvoir, il ne parle volontiers que pour dire qu'il n'en exerce aucun. Étrange dénégation! Il se confirme dans ce non-pouvoir, par exemple en se démarquant du psychiatre « sourd » et « inquisiteur », ou en refusant tout ce qui pourrait apparenter la psychanalyse à la contrainte et à la suggestion, ou encore en soulignant que, loin d'abuser ou même d'user des instruments du pouvoir qui lui sont imaginativement dévolus, il s'emploie, bien au contraire, à les dissoudre par l'analyse. Soit, mais la question demeure, et on ne s'étonnera*

*pas qu'étant à ce point méconnue par les psychanalystes elle leur fasse retour de l'extérieur : qu'est-ce qui assure à l'analyste son pouvoir, qu'on le qualifie de réel, d'imaginaire ou de symbolique ?*

*Il ne suffit pas alors de dénoncer le « psychanalisme » et sa fonction idéologique. C'est là, certes, une tâche nécessaire mais dont la portée reste d'autant plus limitée qu'il est facile à la plupart de ne pas se sentir concerné par une telle mise en cause. Elle doit se poursuivre plus radicalement, et sur le terrain même où la question trouve son origine : qu'en est-il de ce pouvoir à l'intérieur de l'espace analytique, et non pas seulement à l'extérieur, hors frontières ?*

*Il faut d'abord saisir ce qui est en jeu dans cet espace. Ce qui s'y transmet par la double voie du transfert et de l'interprétation est-il, ou non, de l'ordre de la transmission de pouvoir ? Est-ce là l'enjeu dernier de la transaction ? Si oui, pouvoir sur quoi ? et, de là, sur qui ? Car d'être à même d'« écouter l'inconscient », comme on dit de nos jours, on escompte toujours quelque privilège. La tendance actuelle qui fait de l'analyse « personnelle » une analyse potentielle de « formation » ne l'apparente-t-elle pas finalement à un rite de passage : imposition des insignes du pouvoir sur l'initié ?*

*L'idée que l'on se fait de la fonction occupée par la psychanalyse dans notre société dérive de la réponse donnée à ces questions. L'intention qui anime ce volume est d'indiquer à tout le moins les premiers repères.*

\*

*On pourra s'étonner — et trouver là une preuve supplémentaire de leur narcissisme de groupe — de ce que des psychanalystes, quand ils en viennent enfin à traiter du pouvoir, paraissent se limiter à leur propre champ ou à ce qui, dans l'expérience ethnologique, en est manifestement voisin. Mais c'est la démarche inverse qui eût constitué un abus de pouvoir ! Prétendre substituer notre « maître mot » aux discours philosophique, historique, politique sur le pouvoir. La prudence ici ne va pas, bien entendu, sans ambition : celle, en utilisant nos propres coordonnées, de faire apparaître quelques ressorts du pouvoir. Au singulier. Il n'est pas sûr que, de cette singularité, notre mythe de référence suffise à rendre compte.*

*« Je veux le pouvoir, oui. Car enfin de quoi s'agit-il dans cette lutte à mort, sinon précisément du pouvoir ?<sup>1</sup> » Cette question, qui affirme, n'est pas celle de Freud, mais d'un de ses contemporains, et dans un drame qui s'intitule Père. Comme ce serait simple, et rassurant, s'il n'était, encore une fois, question que d'Œdipe ou de son négatif !*

J. - B. P.

I. A. Strindberg, *Père*; trad. fr. A. Adamov, l'Arche.

## ASTOLFO ET SANCHO

Un néologisme comme « psychanalyse » pourrait correctement désigner un certain empiètement des méthodes et concepts propres à la psychanalyse sur des champs du savoir qui ne sont pas celui où ils se sont constitués et à quoi se limite leur pertinence. (De son côté, la psychanalyse elle-même a eu à se protéger du culturalisme, par exemple, ou du sociologisme.) On aurait pu taxer de psychanalyse — et on l'a fait, — une certaine critique littéraire, ou certaines orientations ethnographiques, historiques et autres. Ces empiètements ont été dénoncés avec raison et les dénonciations ont été entendues. Dans certaines circonstances l'abus a été jusqu'à la mystification et on a tenté de tirer de la psychanalyse un *remède* peu coûteux aux conflits politiques et sociaux, qui auraient dû, justement, recevoir une solution politique et sociale. Ces erreurs se sont manifestées il y a quelques années outre-Atlantique, et à Paris on a entendu un Moreno se dire prêt à proposer ses services pour résoudre un grave conflit du travail qui était alors en cours. En allant jusque-là, il réfutait lui-même aux yeux de tous la validité de ses orientations : elles devenaient trop claires pour des Européens. Elles pointaient insidieusement déjà vers le chemin qui conduit vers le psychiatre les opposants politiques. Ce qui enlève d'ailleurs, s'il s'y prête, tout pouvoir propre au psychiatre, en l'exposant comme psychiatre du pouvoir.

La question s'est posée, autrement, et de façon moins scandaleuse, avant 1968, au Bureau d'Aide psychologique des étudiants. Les étudiants, qui étaient nos gestionnaires, nous reprochaient de ne pas aider l'ensemble de la population des étudiants (qui supportaient de plus en plus mal la condition universitaire) et de gaspiller nos efforts et notre « capital de savoir » dans le seul intérêt d'un petit nombre de cas individuels. Nous avions, à l'époque, beaucoup de mal à leur faire comprendre qu'ils demandaient à être mystifiés. Leurs problèmes étaient politiques, ils devaient leur chercher une solution politique. Ils ont, comme on le sait, fini par le comprendre depuis. (Ce n'étaient plus les mêmes personnes, mais c'étaient les mêmes problèmes.)

On peut dire que nous refusions le *psychanalyse*, dans le sens du mot que je

viens de préciser. Dans les mêmes circonstances, il faudrait encore le refuser de même. Les questions politiques doivent en effet être assumées comme telles, et cette assumption — même du point de vue de la cure analytique — a plus de valeur et d'efficace que d'appeler à l'aide des spécialistes, qualifiés ou non. Cet appel aurait fourni certainement un moyen de fuir les risques — mais, non moins certainement, il aurait apporté la garantie que, politiquement, les choses seraient restées en l'état.

Il vient de paraître un livre qui ne manque pas d'intérêt par les questions dont il est le symptôme plutôt qu'il n'en donne les réponses <sup>1</sup>. Le sens du mot y est retourné de telle sorte que l'auteur pourrait dire que nous aurions fait preuve de *psychanalysme* en séparant notre travail professionnel de notre orientation politique, ou des demandes des étudiants. Le mot *psychanalyse* (qui lui fournit son titre) prend là évidemment un tout autre sens. Ce petit problème sémantique n'est pas parfaitement clair. Il semble que l'auteur veuille faire du psychanalysme une sorte d'épidémie — comme le paludisme, ou le saturnisme peuvent affliger certaines populations — quoiqu'il ne s'en explique pas très bien, sinon qu'il est contre — ainsi que le pasteur d'une délicieuse histoire anglaise qui était « contre le péché ». Ce livre nous fournit cependant une occasion — ou peut-être même pas une occasion — mais en tout cas un prétexte, pour éclaircir des problèmes qui en eux-mêmes ne manquent pas d'intérêt. On peut les réduire à deux, par commodité :

1<sup>o</sup> en quoi consiste le pouvoir de l'analyste ?

2<sup>o</sup> quelle est la place de l'analyse dans l'idéologie de notre temps ?

Le premier est évidemment plus facile à résoudre que le second. C'est pourquoi il vaut mieux commencer par débrouiller un peu celui-ci.

L'auteur, s'il ne nous livre pas sa définition du psychanalysme (bien qu'il se vante, vers la fin, d'avoir « construit » ce concept), nous en donne cependant un excellent signalement. C'est l'ombre portée de la psychanalyse. Son sujet, nous dit-il, c'est-à-dire l'objet de ses attaques, ce n'est pas la psychanalyse elle-même, mais l'ombre qu'elle projette sur le champ social. C'est en effet un très beau sujet, et je serais le plus mal venu à dire le contraire après ce que j'en ai écrit en 1964, alors que ceux qui peut-être y pensaient n'en avaient encore rien dit <sup>2</sup>. Malheureusement, il n'est pas traité dans le livre dont il est question : puisque la psychanalyse est la cause et la responsable de cette ombre fâcheuse et que, de plus, cette ombre, véritablement chinoise, a exactement les mêmes traits et qu'il est enfin plus facile de s'en prendre à la réalité qu'à l'ombre, elle recevra, comme l'innocent Seigneur Argante, tous les coups prétendument destinés au fourbe Scapin. Pour échapper à cette situation ridicule, il nous sera nécessaire de parler un peu plus de cette ombre. Des attaques contre la psychanalyse, il y en a eu quantité sans que les psychanalystes aient eu

1. Robert Castel, *Le Psychanalysme*, Maspéro, 1973.

2. O. Mannoni, « le Masque et la parole », *Les Temps modernes*, nov. 1964; repris in *Clefs pour l'imaginaire*, éd. du Seuil, 1969.

besoin d'y répondre et il ne serait pas nécessaire de répondre à celle-ci. Mais que la question de la place de la psychanalyse dans l'idéologie de notre temps ait été posée et n'ait pas été vraiment traitée, c'est comme une invitation que nous ferait l'auteur à la traiter à sa place. Il n'est pas du tout question de le faire ici, mais simplement d'en faire sentir la nécessité. Pour ce faire, je n'ai pas besoin de faire tourner les grands moulins théoriques — je n'ai besoin que d'un peu de leur farine.

\*

On voit assez bien ce qu'on veut dire en parlant de l'ombre portée de la psychanalyse. Outre que celle-ci peut porter ombrage à quelques-uns — ce qui est leur affaire et non la nôtre — elle laisse tomber, comme toute nouveauté symbolique, des effets imaginaires qui s'incorporent à l'idéologie du temps. Il en a toujours été ainsi. La première mise en équation d'une loi physique, par Archimède, du seul fait de cette innovation symbolique, a aussitôt fait naître l'image du levier qui soulève le monde. C'était une sottise, résultat de la propriété qu'ont les termes d'une équation de pouvoir prendre des valeurs aussi grandes qu'on veut. (On a appris depuis que c'est une absurdité autrement, puisque le centre de gravité du système homme-levier-poids ne bouge pas.)

Pascal finissait par avoir peur du vide et de l'infini — il en avait découvert l'existence dans les nombres et dans le tube de Torricelli, où ils n'ont pourtant rien d'effrayant. Bachelard, de ses recherches sur la science, voyait tomber un imaginaire dont lui, du moins, savait faire de la poésie. On ne pouvait pas introduire un nouveau symbolisme, celui de la psychanalyse, sans produire les mêmes effets, et en abondance. Le livre de Robert Castel est un de ces effets parmi tant d'autres.

Quelque chose ajoute aux difficultés et tient à la nature de ce qu'on appelle les « sciences de l'homme » — comme si on les opposait encore à la théologie. Peut-être le rappel de cette opposition est-il en effet d'autant plus nécessaire qu'elles conservent de leur origine quelques traits discrets, mais gênants. Toujours est-il qu'elles cherchent à s'envelopper les unes les autres comme des rétiaires en l'absence de tout mirmillon. Elles ne devraient avoir — et encore — que des problèmes de frontière, mais non de souveraineté. Ces questions renverraient au premier sens que j'ai donné plus haut au mot « psychanalysme ». Par exemple, on peut dire qu'on reproche à la psychanalyse de résister aux tentatives d'invasion de la sociologie — mais le plus souvent ce reproche est déguisé sous des apparences politiques. Les arguments politiques servent en effet tantôt à dévoiler, tantôt à déguiser, comme les autres arguments.

On se plaint que la psychanalyse soit insituable, inclassable, pour ainsi dire introuvable, avec les catégories dont dispose la sociologie. Cela peut surprendre. Les psychanalystes sont certainement sociologiquement situables, comme les clochards, les cancéreux, les astronomes, etc. Mais ce qu'on n'arrive pas à situer, c'est

la psychanalyse. En effet, comment ferait-on pour situer politiquement ou sociologiquement des choses comme, par exemple, la linguistique? (On sait que Staline s'y est opposé.) Ou même, pourquoi pas, la sociologie?

Quand notre auteur nous dit que la psychanalyse n'est « ni de droite, ni de gauche » (ni, c'est moi qui l'ajoute, du milieu) comment ne pas penser au Père Noël — un Père jésuite du temps de Pascal — qui remarquait que le vide n'était ni substance ni attribut; ni essence ni accident; ni Dieu ni créature. Donc qu'il n'existait pas. Il avait parfaitement raison, mais tort de s'en plaindre. C'est qu'il souffrait simplement de ne pouvoir envelopper la jeune physique dans le vieux filet de l'ontologie scolastique. (C'est un exemple ancien et rebattu. Je le choisis parce qu'il est clair, car j'ai à répondre à un défi. L'auteur du *Psychanalysme* dit que, s'il se trompe, ce sera clair et tout le monde le verra. Il faut donc se garder des obscurités inutiles.) Pourtant ce vide était quand même, si on peut dire, un peu « de gauche », à l'insu de tous (et c'est ainsi que la vérité scientifique est toujours révolutionnaire), par les coups qu'il portait précisément à la scolastique et indirectement aux Jésuites. Si c'est bien un « pouvoir » de ce genre — celui qui est lié à l'apparition d'une vérité nouvelle — que Castel attribue, pour s'en effrayer, à la psychanalyse, ce qu'il dit a un sens, encore que l'emploi du mot « pouvoir » soit ici fort approximatif. Les Jésuites, en effet, au XVII<sup>e</sup> siècle avaient beaucoup plus de pouvoir que les physiciens. Seulement son attitude, en ce cas, est manifestement réactionnaire. Cela s'explique par le fait que les voies par où, dans l'histoire, les vérités nouvelles finissent par modifier les sociétés ne peuvent pas être tracées à l'avance, et ni les sociologues ni les psychanalystes (pas plus que les physiciens ou les géomètres) ne disposent de lumières particulières pour en prophétiser le cours. (Les « acteurs de l'histoire », en effet, ne sont pas toujours les mêmes que ceux qui disposent du pouvoir.)

Quand, par un pur souci de rigueur, les géomètres du début du XIX<sup>e</sup> siècle renoncèrent à cette commodité qu'avait été pour eux la notion d'évidence, ils entraînaient avec eux — sans y avoir songé — les théoriciens du droit, qui renoncèrent eux aussi à celle de droit naturel. La Déclaration des Droits de l'Homme en reçut quelques coups — et cela pouvait bien passer à première vue pour une conséquence fâcheuse et antidémocratique. Il ne fallut pas beaucoup d'années, cependant, pour dissiper cette illusion.

Ce sont là de très larges questions, qui dépassent la compétence des sociologues et des analystes, et ce n'est pas à ces derniers de les traiter. Ce que je veux défendre ici c'est seulement la liberté théorique dont la psychanalyse a besoin.

Je poserais volontiers une autre question à l'auteur du *Psychanalysme*, une question à laquelle lui seul devrait répondre : englobe-t-il dans l'ombre du « psychanalysme », tel qu'il le déplore, les tentatives relativement récentes que des marxistes authentiques ont poursuivies pour allier les instruments théoriques que nous a laissés Marx à ceux que nous tenons de Freud?

Je crois qu'il répondrait, d'ailleurs, en nous reprochant de confisquer précisément ces instruments et de les refuser aux non-analystes — en quoi, bien entendu, il se contredirait, puisqu'il reproche encore plus à la psychanalyse le mouvement sournois par lequel elle chercherait à envahir tous les champs du savoir.

C'est un trait qui pourrait passer pour éristique d'utiliser des arguments contradictoires pourvu qu'ils tendent tous à la même conclusion, et ce trait se retrouve un peu partout dans *le Psychanalysme*. La psychanalyse n'étant pas la morale, elle n'incriminerait pas ici une quelconque mauvaise foi — elle rappellerait plutôt l'anecdote freudienne du chaudron emprunté (l'emprunteur a rendu le chaudron percé. Il s'en défend par trois arguments contradictoires : 1<sup>o</sup> il n'a jamais emprunté le chaudron, 2<sup>o</sup> il l'a rendu intact, 3<sup>o</sup> il était déjà percé quand il l'a emprunté).

Cette sorte d'inconséquence est l'effet de quelque chose qu'on ne peut pas dire. Ce que l'auteur ne peut pas dire, nous ne pouvons pas le savoir — et même nous ne devons pas le savoir — car on ne psychanalyse personne sans qu'il le demande et il n'est pas question de deviner quelle maille, dans sa biographie, il a pu avoir à partir avec la psychanalyse. (On entreverra cependant que cela doit avoir quelque chose à faire avec le « pouvoir » des analystes.)

Ce qui est en question d'abord, dans cette discussion, c'est le rapport de la psychanalyse avec l'idéologie. Comme on doit s'y attendre, il est ambigu. Il ne serait pas facile de placer correctement sur l'échiquier les pièces que sont la politique, l'idéologie, la science, la psychanalyse et aussi les institutions (et donc l'administration, qu'il ne faut pas oublier) à la façon dont on compose un problème d'échecs d'où on ne peut tirer qu'une solution, mais avec rigueur. Nous ne savons pas, par exemple, à quel titre la psychanalyse mérite le nom de « science » ou même si elle n'est pas capable de modifier le concept de scientificité. Ici, il faut renoncer à traiter ce point. Mais certainement ce n'est pas une « science bourgeoise », parce que, dans ce cas, la question de savoir si c'est une science ne se poserait plus du tout. La logique formelle n'est pas esclavagiste, même si ceux qui ont eu assez de loisir pour s'y intéresser étaient nécessairement des propriétaires d'esclaves. La médecine, par exemple, est incontestablement bourgeoise — mais la théorie des diabètes ou des paludismes ne peut pas l'être dans la mesure précisément, et seulement, où elle est scientifique. C'est Lénine lui-même qui l'a dit : le prolétariat doit utiliser la même science que le monde capitaliste parce qu'il n'y en a pas une autre. Une théorie scientifique se distingue de l'idéologie par le mode de réfutation qui est le sien. La façon dont E. Mach et Duhem concevaient cette réfutation faisait de leur théorie physique une suspecte idéologie, et l'empirio-criticisme a été justement, par les marxistes, rejeté. Mais la science elle-même <sup>1</sup>

1. Mach a fait des découvertes *scientifiques* importantes. C'est à lui qu'on doit, comme tout le monde le sait aujourd'hui, le nombre qui permet de mesurer les vitesses supersoniques, par exemple.

Si la neutralité de la science est suspecte, c'est que la classe au pouvoir utilise la science en se servant de l'idée de neutralité pour mystifier. On suppose ici que cette neutralité a quand même

obéit à une dialectique qui est à elle tandis que l'idéologie n'est que le reflet de dialectiques qui ne sont pas siennes. La dialectique dans laquelle prend place la psychanalyse est bien connue : en 1784, Franklin démontre qu'il n'existe pas de fluide dans le baquet de Mesmer (exactement de Deslon) mais reconnaît que les faits psychiques sont réels et sont inexpliqués. James Braid (1795-1860) construit les hypothèses de la « neurypnology », qui arrivent jusqu'à l'École de Nancy et à Charcot. Freud dépasse ces hypothèses dialectiquement — elles sont conservées et renversées<sup>1</sup> — et fonde la psychanalyse. Cela continue et continuera après lui et sans terme assignable mais cela continue seulement grâce à un travail réel, comme celui de Franklin ou de Freud. Il ne s'agit pas ici de dégager l'essence de la psychanalyse, ce n'est pas du tout mon but. J'ai montré seulement un de ses aspects, celui qui permet de la distinguer de la philosophie et de l'idéologie. Si on peut en tirer une philosophie, ou une idéologie, sous le nom de psychanalysme, la question de savoir si elle doit s'y intéresser ou y intervenir n'est que posée, et, si cela la concerne, ce n'est pas directement. Les astronomes ne se sont pas intéressés aux très habiles et très ingénieuses constructions philosophiques de Berkeley grâce auxquelles il n'avait plus besoin de l'attraction universelle. Cela ne veut pas dire que ces constructions étaient sans aucun intérêt, puisque sans Berkeley pas de Kant, sans Kant pas de Hegel, sans Hegel pas de Marx. Ici, parce qu'il s'agit de philosophie, une certaine dialectique joue. Mais elles sont sans intérêt dans le champ scientifique de l'astronomie. On peut remarquer en passant un point qui n'est pas tout à fait étranger à ce débat : les constructions philosophiques de Mgr Berkeley, évêque de Cloyne, étaient politiquement orientées dans la mesure où elles pouvaient tendre à sauver la religion, devant la nouvelle astronomie. Mais Newton aussi était croyant, il avait la passion de la théologie, et il a probablement fait plus de travail théologique en amateur, que Berkeley en professionnel ! Pourtant sa science, de par sa nature même de science, n'a pas rencontré d'obstacle à sa vérité dans ses convictions théologiques.

L'ombre idéologique, ou imaginaire, ou philosophique, qui accompagne la psychanalyse se réduit dans le champ de celle-ci, c'est-à-dire dans la cure. Hors du champ, il n'est pas sûr qu'on pourrait la réduire par les moyens de la psychanalyse. J'essaie, en effet, de parler de la psychanalyse d'une position extérieure — comme d'ailleurs R. Castel le demande — et je crois que sur ce point une telle demande peut être reçue. Loin de moi l'idée de suggérer que la psychanalyse est construite comme la physique de Newton, ni même comme n'importe quoi d'autre. Je me suis servi de cet exemple pour situer l'idéologie et la philosophie devant la science — place d'ailleurs où elles sont de moins en moins à l'aise. Mais la position de la psychanalyse dans le

quelque réalité, comme celle du langage, de l'éloquence, etc. Toute politique a en effet besoin de ces moyens et les conserve, au besoin en les retournant, comme elle peut le faire des armes.

1. Le « rapport hypnotique » est conservé et renversé dans le transfert, par exemple.

concept de science, c'est un problème trop obscur pour que j'aie fait plus que de l'effleurer.

Si la théorie psychanalytique, par rapport à la philosophie ou à l'idéologie — au psychanalysme — est située du même côté qu'une théorie scientifique, il sera difficile de la dire bourgeoise. Ce sera au contraire très facile de le dire de sa pratique sociale. La science proprement dite est la même dans les pays capitalistes et les pays communistes, mais elle s'y insère socialement de façons diverses. En Chine, par exemple, il n'y a pas de *classe* de théoriciens, et il y a une *politique de la théorie* toute différente de ce qu'on pourrait, mal, appeler du même nom ailleurs. Sous une telle politique, il est certain que la situation sociale de la psychanalyse serait grandement modifiée.

Il reste qu'il est tout à fait vrai que la psychanalyse actuelle « fait très peu pour le prolétariat » dans les très rares centres où elle fonctionne vraiment. Et rien ailleurs. Le prolétariat n'est pas psychanalysé, mais il est médicalisé, psychiatrisé, sociologisé du même mouvement dont il est administré. C'est sur sa situation d'exploité/assisté/administré qu'il faudrait surtout s'interroger. La seule question sérieuse qui se pose, et qui doit se poser, ne concerne pas tellement la pratique sociale de la psychanalyse, car elle serait modifiée certainement plus par des changements sociaux ou politiques qu'elle ne peut elle-même provoquer de tels changements (du moins directement).

La question serait plutôt de savoir si la doctrine analytique, en tant que telle, est politiquement mystifiante, comme l'économie du profit, l'histoire officielle, l'information impartiale, la justice formelle, etc., et s'il faut l'ajouter à cette liste noire.

Ici, je n'aborde pas cette question, la seule qui compte. Je réponds simplement aux arguments du *Psychanalysme*. Je ne discute pas si la psychanalyse doit être traitée comme la médecine, l'informatique, les techniques supersoniques, etc., qui, dans notre société, profitent surtout aux adversaires de classe, mais dans une autre société, au prix d'y être insérées différemment, pourraient profiter à tous; ou bien si son sort est lié à celui de l'idéologie bourgeoise et si elle est vouée à disparaître avec cette idéologie.

La discussion de cette question exigerait un autre article, beaucoup plus difficile à écrire que celui-ci.

Il est très imprudent de lier ce qui, dans une spécialité, se présente comme un progrès, avec les orientations politiques définies de ceux qui le provoquent ou le favorisent. Basaglia, Cooper, par exemple, ont créé l'antipsychiatrie à partir de convictions politiques révolutionnaires (en tout cas il s'agit de la même orientation dans les deux domaines). Mais Thomas Szasz qui a, dans la même spécialité, des positions au moins aussi radicales et qui ne peuvent qu'être approuvées par les partis de gauche, est lui-même plutôt réactionnaire en politique. Il a l'impression, en effet, de résister aux « progrès » (?) politico-administratifs où s'est engagée la psychiatrie

traditionnelle. On pourrait souligner, en France, les mêmes paradoxes en matière de « sectorisation ». On peut voir aussi certains adversaires marxistes de la psychanalyse se trouver les alliés de fait de psychiatres réactionnaires. Il faut donc être très prudent avant d'entrer dans ces combats qui ne sévissent guère qu'entre intellectuels et où les fronts sont si souvent renversés, sous l'effet de mystifications idéologiques.

*Le Psychanalysme* ne nous éclaire pas sur ces points essentiels. Il se borne à reprendre un argument qui rappelle ceux de M. de Saci ou ceux des étudiants qui géraient le Bureau d'Aide psychologique : tant d'efforts perdus, tant de savoir gaspillé, alors que la tâche principale serait de grouper les forces de gauche. Il y a en effet beaucoup d'efforts « perdus » dans ce sens très particulier dans beaucoup d'activités très utiles; mais, à coup sûr, ce serait poser la question en termes simplistes. (Mais il y a là un hommage bizarre et ambigu à la psychanalyse, puisque le même reproche n'est pas adressé à tant d'autres praticiens.)

Il n'est pas possible de rendre justice à la diversité des arguments utilisés dans *Le Psychanalysme*. D'expliquer, par exemple, à quoi lui sert de transformer la classique « division du travail social » en « division sociale du travail » (en effet, il y a des travaux bourgeois...); à quoi bon discuter l'idée que ce soit « une injustice si les psychanalystes se tirent d'affaire » là où d'autres sont dans l'impasse — c'est avoir une conception étrange de l'injustice s'il faut qu'elle en appelle aux formes les plus vulgaires de l'envie... Il faut laisser tout cela, et même la question de savoir si, du simple fait qu'ils sont situés administrativement, les psychiatres deviennent en quelque façon moins bourgeois <sup>1</sup>...

Il y a d'ailleurs entre ce genre de sociologie et l'administratif une collusion compromettante qu'il n'est pas la peine de relever. C'est dans cette perspective qu'il faudrait tirer au clair (expression qui voulait dire : apporter son ouvrage près d'une fenêtre) ce que notre auteur dit du rapport des psychanalystes avec les institutions. C'est un problème réel — encore faut-il bien le poser.

Après tout, si les psychanalystes doivent, comme tout le monde, militer sur leur lieu de travail, on ne voit pas comment ils pourraient le faire dans leur cabinet avec chacun de leurs analysants. Ni même quel pourrait être le rendement de ce curieux militantisme. Mais la question pourrait se poser autrement dans les institutions. Il est vrai que les institutions où se pratique effectivement la psychanalyse sont extrêmement rares et précieuses de ce fait; mais il y a les autres, où on se contente d'évoquer la psychanalyse, ou de l'invoquer hélas, et même d'en exciper, pour lui faire jouer un rôle mystifiant. Il y a là un abus et un danger réels, dont il faut donner acte à Castel. Mais Castel demande à la psychanalyse bien plus de *s'adapter* aux institutions que de les quitter (ou de les mettre en question).

Ce qui est sans doute plus intéressant, c'est d'en venir à la question du pouvoir.

1. Il est vrai que les solutions qu'ils apportent ont un côté sociologique beaucoup plus marqué.

On nous dit que le pouvoir des analystes — ou même de la psychanalyse — est abusif, ou même tyrannique. Quant à savoir en quoi exactement consiste ce pouvoir, il semble difficile de l'exposer. La première chose à faire serait donc d'essayer d'en dégager la nature.

Ce pouvoir, d'après *le Psychanalisme*, est fondé sur un contrat léonin, sur l'acaparement monopolistique du savoir analytique par les analystes, sur l'utilisation du transfert qui mettrait l'analysant à la merci de l'analyste.

La question du contrat est de peu d'intérêt. Le pouvoir d'un contrat c'est, comme on sait, qu'il est la « loi des parties » — ce qui veut dire que l'autorité judiciaire à qui on soumet un cas de rupture de contrat doit fonder son arrêt sur les seules stipulations de ce contrat, abstraction faite de la loi du code, à condition bien entendu que le contrat lui-même ne contredise pas le code. L'arrêt une fois devenu exécutoire peut être au besoin imposé *par la force publique*. Sans cette possibilité de contrainte, le contrat ne conférerait aucun pouvoir du tout. Freud passait avec ses patients un « contrat », au sens figuré du mot, c'est-à-dire un arrangement en ce qui concerne les heures hebdomadaires et leur paiement, qui était exactement conforme à celui des professeurs de musique, des masseurs (etc.), à Vienne, à cette époque, et qui ne lui donnait vraiment aucune espèce de pouvoir. Quant à la « règle fondamentale », il ne l'a pas présentée comme un contrat, même métaphoriquement, et il insiste sur le fait qu'elle est toujours et inévitablement violée. L'« obligation » de parler est du même ordre que celle d'ouvrir la bouche chez le dentiste, d'enlever son slip chez le gynécologue ou son chapeau chez le coiffeur. Que ce soient là des contrats léonins est difficile à croire. Et difficile à comprendre que, du fait de ce genre d'arrangement, l'affect s'en trouve « contractualisé »?... Ce sont là paroles de quelqu'un qui n'est pas au fait des choses <sup>1</sup>...

Le problème du savoir est déjà plus intéressant à examiner. Le savoir donne réellement le pouvoir. Un candidat à la présidence des U.S.A. augmente son pouvoir de candidat s'il connaît, fût-ce frauduleusement, les plans de ses adversaires. Un joueur d'échecs peut gagner un championnat grâce à son savoir en matière d'échecs. Et le plombier tire des avantages de son savoir de plombier. Tous tiennent à conserver pour eux-mêmes les avantages de ce genre de savoir, et même le plombier se garde d'apprendre ses tours de main à des clients bricoleurs... Reste à savoir (c'est le cas de le dire) si le savoir de l'analyste est bien de la même nature...

Il n'est pas question, ici, d'exposer théoriquement la nature de ce que serait

1. Pour éviter les imprécisions, il faudrait laisser au mot « pouvoir » le sens de pouvoir de contraindre. C'est par métaphore qu'on peut parler du pouvoir de l'éloquence, de la beauté, etc. Le pouvoir est lié à une position dans la hiérarchie effective. Par exemple, s'il n'occupait pas une position de ce genre, un physicien capable de travailler pour les armes nucléaires n'aurait que le pouvoir de vendre son savoir, comme l'ouvrier vend sa force de travail. (Il existe une différence entre vendre son savoir et exploiter un titre universitaire, comme il y en a une entre ouvrier et fonctionnaire.)

le savoir analytique; ce n'est ni facile ni exigible. Il s'agit simplement de décider si ce savoir peut permettre à l'analyste quelque chose comme un abus de pouvoir.

Il y a fort longtemps (au moins depuis le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant J.C., depuis qu'on a commencé à mettre en doute le principe d'autorité, et qu'on s'est demandé, même, si la vérité pouvait jamais appartenir à quelqu'un) qu'il existe deux grandes orientations dans ce domaine. Dans le secteur le plus voisin du sujet de cette discussion, il semble, par exemple, que la vérité sur les troubles mentaux appartient de droit au psychiatre; tandis que la position de l'analyste est toute différente, sans qu'on puisse cependant lui faire dire que le « malade mental » soit en possession de sa vérité. Toujours pour en parler, comme je fais, en me plaçant à l'extérieur de l'analyse, et pour montrer en même temps combien cette question est peu nouvelle, je vais donner un exemple ancien où elle apparaîtra en toute clarté — mais sous une forme « simplifiée », qui convient à ce genre de discussion.

Dans le poème qui a fait la gloire de l'Arioste, *Orlando Furioso*, Roland, conformément à ce titre, a perdu la raison. Un personnage, Astolfo, qui dispose d'un moyen de transport merveilleux (un hippogriffe) file jusqu'à la lune et en rapporte, dans une fiole dûment étiquetée, la raison qu'Orlando avait perdue. Ainsi il peut la lui rendre. C'est un véritable rêve psychiatrique et, tel que nous connaissons l'Arioste, il se peut bien qu'il n'ait pas inventé cette histoire sans quelque malice.

Cent ans plus tard, très exactement (1516-1616), un autre chevalier à l'esprit dérangé, non à la suite d'un chagrin d'amour, comme Roland, mais pour avoir lu trop de livres du genre de l'*Orlando*, n'a, pour l'aider à retrouver la raison, qu'un modeste écuyer-paysan qui ne dispose d'aucun hippogriffe et doit se contenter d'un âne. On ne peut pas dire non plus qu'il ait à sa disposition savoir ni pouvoir. Par contre, en fait de gourmandise, grossièreté et lâcheté, il est assez bien pourvu.

Tout ce qu'il peut faire pour son maître — d'ailleurs en pure perte — c'est de lui répéter souvent des choses comme « *Mire vuestra merced bien lo que dice, señor* » (Que Votre Grâce examine bien ce qu'elle dit, Monsieur). Cela ne sert à rien, parce que Sancho ne fait appel qu'au bon sens, qui ne peut pas suffire. Cependant, il ne lui dit jamais « examinez bien ce que moi je dis ».

C'est au contraire, le chevalier son maître qui ne cesse de parler ainsi : « *¡Escucha bien lo que digo, Sancho!* » Celui qui se prend ainsi pour le maître du savoir c'est Don Quichotte, le fou, ce n'est pas Sancho. Sancho, s'il a le tort d'invoquer le bon sens, se garde de l'accaparer. Il ne croit pas en avoir plus qu'un autre et c'est à celui de son maître qu'il fait appel. Son intervention, toute modeste, représente comme le degré zéro de l'intervention analytique. Il faudra nécessairement aller plus loin, mais il faut bien aussi partir de là : écoutez ce que vous avez dit. (Astolfo nous rappelle que les choses se jouent ailleurs, sur une autre scène; mais pas sur la lune, et on ne peut y aller que par le chemin qu'ouvre la parole de Sancho.) A la différence d'Astolfo — le sauveur prodigieux — Sancho ne compte guère. Il ne demande pas

à être écouté, mais aussi quelle raison aurait Don Quichotte de le faire? Il ne peut s'agir ni de communication, ni d'information, ni de transmission d'un savoir quelconque, encore moins d'un commerce de savoir. La *personne* de Sancho est hors du champ. On ne m'en voudra pas d'enfourcher l'hippogriffe de la théorie, si je dis que sur son âne, cet illettré dessine déjà — et sans en tirer aucune gloire — la place du grand Autre, celui qui n'étant personne n'est pas le sujet mais représente le lieu de la parole. Car c'est devant le grand Autre, et non devant un écuyer, que Don Quichotte devrait procéder à l'examen de ce qu'il a dit. S'il s'agit de la vérité, Sancho n'est plus personne, car elle n'est à personne, et chacun sa vérité, comme le montre Pirandello — et Cervantès — c'est chacun sa folie : ainsi, la situation analytique ne sera pas du tout « duelle » — comme il peut le sembler, naturellement, à un sociologue. Et on ne peut y voir fonctionner, en aucune façon, un circuit du savoir entre deux personnes.

C'est ailleurs, hors de l'analyse, que l'analyste redevient une personne, où même un personnage, avec les problèmes de prestige et de prestance que cela implique, avec le souci de la figure qu'il fait dans le social et les avantages du « capital de savoir » qu'il possède — en quoi il ne diffère guère de la plupart des intellectuels. (Exemple : moi, écrivant ceci.)

Si l'analyste, quand il n'est plus de service, joue à faire le Don Quichotte ou l'Astolfo, par compensation, on peut l'excuser sur les frustrations de son travail effectif. Mais il ne peut être proprement reconnu comme analyste, dans l'impersonnalité parfois invivable des séances, que par ses patients; ailleurs il ne peut être reconnu qu'au second degré, comme quelqu'un que ses patients reconnaissent. C'est là tout le problème, insoluble au fond, de la reconnaissance sociale des analystes et il n'est pas étonnant que de l'extérieur on ne s'y retrouve que mal. Comment tiendrions-nous pour analyste quelqu'un que ses patients ne tiennent pas pour tel? Inversement, s'ils le tiennent pour tel par erreur, au nom de quoi les détromper? Notre sociologue est tellement complice, à son insu semble-t-il, des systèmes administratifs qu'il ne s'étonne pas du tout du pouvoir que la loi et les institutions donnent aux médecins, par exemple, et à bien d'autres. Comme à l'analyste n'est délégué aucun pouvoir authentiquement officiel de ce genre, on croit y voir la preuve que les psychanalystes doivent posséder un autre pouvoir mystérieux et occulte qui l'inquiète et le rend soupçonneux. Il convient, pense-t-on alors, d'ameuter, sinon les populations, du moins les intellectuels, pour combattre ce danger secret, comme la franc-maçonnerie naguère, ou les jésuites jadis.

J'ai décrit autrefois, sous le nom d'*analyse originelle*, les effets de la relation de Freud à Fliess pour montrer précisément comment le savoir se produit sans que personne le prenne à personne; je ne le rappelle que pour avouer que je n'ai pas su tirer tout ce que j'aurais pu de la fin de cette aventure, je veux dire de la façon dont elle a abouti — ou failli aboutir, peu importe — à des procès de priorité. Avec tous

les effets de ridicule qu'on peut obtenir à considérer le « savoir » qui était l'enjeu de ce procès, et avec tous les mirages et jeux de glace qui le rendaient possible. C'est Fliess bien entendu, l'ignorant, qui voulait poursuivre Freud...

En tout cas, le problème de la place du savoir dans l'analyse, que je n'entends pas essayer d'exposer ici pour lui-même, ne peut se poser en aucune façon comme il est posé dans *le Psychanalisme*. Et l'autre question, le rapport du savoir au pouvoir, ne se pose pas, dans le champ de l'analyse, d'une façon très particulière : elle a un rôle dans l'imaginaire, d'une part. D'autre part, l'analyste est bien placé pour apercevoir en quoi consistent exactement ces effets de pouvoir liés au savoir — mais ce ne peut être à un savoir, quelle que soit sa nature, dont l'analyste, dans son travail, puisse en aucune façon faire état et ce n'est pas qu'il entende se le réserver avaricieusement, mais pour des raisons techniques plus radicales. Cela nous conduit logiquement à dire aussi quelque chose du transfert.

Il faut bien sérier les questions si on veut ne pas produire de véritables embrouilles. Les effets du transfert sont difficiles à comprendre, au point qu'il arrive qu'on se demande s'il n'y a pas là comme une complaisance masochiste et injustifiable de l'analysant.

Le pouvoir de l'analyste, comme le rappelle Lacan, c'est le pouvoir même de l'hypnotiseur — mais strictement à une condition : qu'il s'abstienne radicalement d'en faire usage. Lacan a écrit aussi une phrase que Castel a citée, mais à l'aveuglette : « Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. » Cette phrase va devenir plus claire; pour cela il suffira de rappeler comment Breuer s'est détourné — vraiment avec effroi — des effets de son « action » et de son « pouvoir ». Sa patiente Anna O. faisait une crise spectaculaire avec tous les symptômes d'une grossesse fantasmatique ou même d'une parturition, faisant d'ailleurs connaître à haute voix son fantasme : que c'était l'enfant de Breuer. (Breuer n'avait jamais usé de suggestion.) Elle mettait ainsi dans la cure ce que précisément Breuer n'avait jamais voulu voir ni entendre — à savoir les accidents d'un transfert qui avait crû et embelli de lui-même. Breuer prit son chapeau et partit pour ne plus revenir, il était même si bouleversé qu'il en quitta Vienne. Avec une tout autre idée de son pouvoir, un psychiatre aurait tout autant (et même plus) refusé de comprendre : il aurait fait une piqûre calmante et tout serait « rentré dans l'ordre » (à l'époque, d'ailleurs, on ne faisait pas de piqûres : on donnait du bromure ou du chloral. L'éminent Paul-Émile Flechsig, à Leipzig, préconisait même, dans de tels cas, l'ablation des ovaires). Breuer avait fait l'apprenti sorcier, et le pouvoir devant lequel il fuyait, c'était malheureusement le pouvoir de guérir Anna au moment précisément où on peut penser que cela devenait possible. Ce pouvoir n'est pas facile à définir. Ce n'est pas un pouvoir imaginaire, c'est plutôt un pouvoir sur l'imaginaire. Le but de la psychanalyse n'est pas de cultiver ce pouvoir, l'histoire d'Anna O. suffit à montrer qu'il



- |    |  |    |  |
|----|--|----|--|
| 1  | <i>Incidences de la psychanalyse</i>         | 26 | <i>L'archaïque</i>                           |
| 2  | <i>Objets du fétichisme</i>                  | 27 | <i>Idéaux</i>                                |
| 3  | <i>Lieux du corps</i>                        | 28 | <i>Liens</i>                                 |
| 4  | <i>Effets et formes de l'illusion</i>        | 29 | <i>La chose sexuelle</i>                     |
| 5  | <i>L'espace du rêve</i>                      | 30 | <i>Le destin</i>                             |
| 6  | <i>Destins du cannibalisme</i>               | 31 | <i>Les actes</i>                             |
| 7  | <i>Bisexualité et différence des sexes</i>   | 32 | <i>L'humeur et son changement</i>            |
| 8  | <i>Pouvoirs</i>                              | 33 | <i>L'amour de la haine</i>                   |
| 9  | <i>Le dehors et le dedans</i>                | 34 | <i>L'attente</i>                             |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i>           | 35 | <i>Le champ visuel</i>                       |
| 11 | <i>Figures du vide</i>                       | 36 | <i>Être dans la solitude</i>                 |
| 12 | <i>La psyché</i>                             | 37 | <i>La lecture</i>                            |
| 13 | <i>Narcisses</i>                             | 38 | <i>Le mal</i>                                |
| 14 | <i>Du secret</i>                             | 39 | <i>Excitations</i>                           |
| 15 | <i>Mémoires</i>                              | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i>                |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i>                | 41 | <i>L'épreuve du temps</i>                    |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i>                    | 42 | <i>Histoires de cas</i>                      |
| 18 | <i>La croyance</i>                           | 43 | <i>L'excès</i>                               |
| 19 | <i>L'enfant</i>                              | 44 | <i>Destins de l'image</i>                    |
| 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> | 45 | <i>Les Mères</i>                             |
| 21 | <i>La passion</i>                            | 46 | <i>La scène primitive et quelques autres</i> |
| 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> | 47 | <i>La plainte</i>                            |
| 23 | <i>Dire</i>                                  | 48 | <i>L'inconscient mis à l'épreuve</i>         |
| 24 | <i>L'emprise</i>                             | 49 | <i>Aimer Être aimé</i>                       |
| 25 | <i>Le trouble de penser</i>                  | 50 | <i>L'inachèvement</i>                        |

